

Prologue

Ernest adorait son métier de psychothérapeute. Jour après jour, ses patients l'invitaient dans les recoins les plus secrets de leurs vies. Jour après jour, il les rassurait, prenait soin d'eux, soulageait leur peine. En retour, il était admiré, il était choyé. Et payé, aussi, même si, se disait-il souvent, il aurait pratiqué son métier pour rien s'il n'avait pas eu besoin de cet argent.

Bien chanceux celui qui aime son travail. Et Ernest s'estimait chanceux. Plus que cela, même : béni. Voilà un homme qui avait trouvé sa vocation, un homme qui pouvait affirmer haut et fort : « Je suis exactement à la place qui est la mienne, au carrefour de mes talents, de mes intérêts et de mes passions. »

Ernest n'était pas croyant. Mais lorsqu'il ouvrait son agenda chaque matin et voyait les noms des huit ou neuf êtres chers avec lesquels il allait passer la journée, il était alors gagné par un sentiment qu'il ne pouvait qualifier que de religieux. Dans ces moments-là, il éprouvait un désir profond de dire « merci » – à quelqu'un, à quelque chose – merci pour l'avoir mené à sa vocation.

Certains matins, il regardait le ciel par la mansarde de son appartement victorien de Sacramento Street, à travers la brume matinale, et il imaginait ses glorieux ancêtres en psychothérapie flotter au beau milieu de l'aurore.

« Merci, merci », scandait-il. Il les remerciait tous, tous ces guérisseurs qui avaient soigné le désespoir. D'abord, les premiers ancêtres, dont les traits sublimes étaient à peine visibles : Jésus, Bouddha, Socrate. Au-dessous d'eux, déjà un peu plus

distincts, les grands fondateurs : Nietzsche, Kierkegaard, Freud, Jung. Plus proches encore, les grands-parents thérapeutes : Adler, Horney, Sullivan, Fromm et le doux visage souriant de Sandor Ferenczi.

Quelques années plus tôt, ils avaient répondu à son cri de détresse lorsque, après son internat, il avait suivi la voie de tous les jeunes neuropsychiatres ambitieux en se lançant dans la recherche neurochimique – le visage de l’avenir, l’arène dorée de la réussite personnelle. Les ancêtres comprirent qu’il s’était égaré. Sa place n’était pas dans un laboratoire scientifique, ni dans une quelconque activité psychopharmaceutique dispensant des médicaments.

Ils lui envoyèrent alors un messenger – un drôle de messenger – pour le guider vers son destin. Ernest ne savait pas *comment* il avait décidé de devenir thérapeute. Mais il se rappelait *quand*. Il se rappelait ce jour avec une précision étonnante. Et il se souvenait aussi du messenger en question : Seymour Trotter, un homme qu’il ne vit qu’une seule fois, mais qui changea sa vie à jamais.

Six ans plus tôt, le directeur du département d’Ernest lui avait demandé de travailler pendant quelque temps au comité de déontologie médicale de l’hôpital de Stanford. La première procédure disciplinaire qu’Ernest eut à traiter concernait le Dr Trotter. Âgé de soixante et onze ans, Seymour Trotter était l’un des patriarches de la communauté psychiatrique, en plus d’être l’ancien président de l’Association américaine de psychiatrie. On l’accusait d’avoir abusé sexuellement d’une patiente de trente-deux ans.

À l’époque, Ernest était professeur assistant de psychiatrie ; il avait achevé son internat quatre ans plus tôt. Chercheur en neuropsychiatrie à temps complet, il ignorait tout de l’univers de la psychothérapie, ignorant même qu’on lui avait confié ce dossier épineux parce que personne d’autre n’en voulait : tous les psychiatres un peu expérimentés de la Californie du Nord vénéraient Seymour Trotter autant qu’ils le craignaient.

Pour son entretien, Ernest choisit un austère bureau administratif de l'hôpital; il adopta un air solennel, regardant sa montre en attendant le Dr Trotter, le dossier d'accusation posé sur le bureau devant lui, pas encore ouvert. Pour ne pas risquer d'être influencé, Ernest avait décidé d'interroger l'accusé sans rien connaître du dossier, donc d'écouter son histoire sans préjugé d'aucune sorte. Il lirait le dossier plus tard et, si nécessaire, organiserait un second entretien.

Il entendit soudain des coups réguliers, qui provenaient du couloir. Se pouvait-il que le Dr Trotter fût aveugle? Personne ne l'y avait préparé, ni ne l'avait prévenu. Les tac-tac, suivis par des pas traînants, s'approchèrent. Ernest se leva et entra dans le couloir.

Non, pas aveugle. Boiteux. Le Dr Trotter titubait dans le hall, son corps se balançant péniblement entre deux cannes. Il était plié en deux et tenait ses cannes très écartées, presque à bout de bras. Ses belles pommettes fermes et son menton avaient encore fière allure, mais toutes les parties plus molles de son visage avaient été colonisées par des rides et des taches de vieillesse. De lourds replis de peau pendaient à son cou et des touffes de poils blancs sortaient de ses oreilles. L'âge n'avait pourtant pas abattu cet homme : quelque chose de jeune, voire d'enfantin, avait survécu. Mais quoi? Peut-être ses cheveux, gris et épais, à la coupe militaire; ou alors son accoutrement, une veste en jean bleue sur un pull à col roulé blanc.

Ils se présentèrent l'un à l'autre au seuil du bureau. Le Dr Trotter fit deux pénibles pas pour entrer dans la pièce, leva soudain ses cannes, se retourna vigoureusement et, comme par le plus grand des miracles, fit une pirouette directe jusqu'à son siège.

« Dans le mille! Surpris, hein? »

Ernest ne devait en aucun cas se laisser distraire. « Est-ce que vous connaissez la raison de cet entretien, docteur Trotter? Est-ce que vous comprenez aussi pourquoi je l'enregistre sur cassette? »